

Chez nous : la petite ville

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 37

PDF erstellt am: **24.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215824>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LA PETITE VILLE

LLE se dresse sur sa colline; elle regarde la plaine, les collines mollement ondulées et les Alpes lointaines; à l'occident, le Jura ferme l'horizon.

La rivière, qui sort du rocher, court au milieu des prairies verdoyantes, bouillonne au fond des gorges profondes et écume après chaque chute. Elle saute par-dessus le barrage puis s'élargit et coule lentement dans la plaine. De trois côtés, elle entoure la petite ville; ses eaux verdâtres passent sous un haut pont de pierres, un pont d'une seule arche qui conduit au cœur de la ville. Puis la rivière baigne les jardinets des vieilles maisons qui s'abritent là, à l'ombre des remparts, au pied des vieux murs où croissent le capillaire et la grande chélidoine.

Voici le moulin puis le lavoir où, pendant toute la journée, les femmes battent le linge. Peu à peu les maisons se rapprochent — hautes maisons modernes — habitées par les ouvriers qui travaillent à l'usine, la grande usine dont on aperçoit les toits rouges et les hautes cheminées lançant leur épaisse fumée vers le ciel bleu. Au centre de ce quartier industriel, il y a un pont. De chaque côté, on voit de paisibles citoyens pêcher à la ligne. La route passe sur ce pont, puis monte et pénètre dans la ville. Elle fait un brusque contour devant les prisons où l'on voit, un peu au-dessus de la porte peinte en vert, tout près des fenêtres à grilles solides, l'écusson vaudois avec sa devise : *Liberté et Patrie*. Deux gendarmes sont là qui gardent les pensionnaires; l'un est en bras de chemise, l'autre en petite tenue, casquette bleue sur l'oreille.

La rue se resserre. Il y a des pavés ronds, des pavés inégaux sur lesquels les chars des paysans font un bruit de tonnerre. Brusquement on arrive sur une petite place. D'abord on voit une tour carrée avec une horloge, puis tout le corps du bâtiment construit en pierres jaunes. C'est l'auberge avec ses volets verts, son haut toit et sa vaste cour carrée où l'on remisait les voitures au bon vieux temps des diligences. Les portes des écuries sont entr'ouvertes et, au milieu de la place, un vol de pigeons s'est abattu, cherchant des grains d'avoine parmi le crottin de cheval. Un bruit de voix, des cris et des rires montent de la salle à boire, car c'est aujourd'hui jour de marché. Les sommeliers vont et viennent parmi les buveurs attablés. Dès qu'on a franchi le seuil, on se rend compte que ce bâtiment est un ancien couvent transformé en auberge. Dans l'escalier en colimaçon que l'on gravit pour aller à l'étage, on pose chaque fois le pied sur une pierre tombale où l'on peut encore lire une inscription latine qui s'efface. La salle à manger est pareille à tous les réfectoires des couvents, sauf qu'on ne voit plus le grand Christ douloureux suspendu à la paroi. Toutes les chambres ont conservé leur aspect de cellules avec leurs petites fenêtres et leurs portes basses et dans les corridors faits d'ombre et de silence, on évoque le souvenir des saintes femmes qui vécurent dans le jeûne et la prière — notamment de Loyse de Savoie, veuve de Hugues de Châlon et petite fille de saint Louis qui se réfugia dans ce monastère fondé par Colette la Taumaturge.

De nouveau la rue devient plus étroite; elle monte en décrivant un demi-cercle puis débouche sur la grand-place au milieu de laquelle coule une fontaine à quatre goulots. L'eau tombe dans un bassin octogonal et, tout autour de la colonne surmontée d'un lansquenét, la main posée sur la poignée de l'épée, il y a des corbeilles de géraniums et de bégonias. Sur cette grand-place inondée de soleil et où aboutissent toutes les rues de la petite ville, on voit des bureaux, des magasins et de échoppes. La belle saison fait dérouler, dès neuf heures du matin, les tentures des boutiques, tandis

que par les fenêtres ouvertes, on aperçoit le notaire assis devant son bureau en face de ses commis en longues blouses de toile écru.

Quand le soir vient et que l'ombre s'allonge, sur la grand-place, l'épicier fume un bout de grandson devant sa porte, cependant que sa femme, assise sur une chaise, tricote un bas, les yeux fixés sur les passants. En face, le pintier, debout sur le seuil, les mains sur les hanches et les jambes écartées, hume l'air frais du soir en attendant le préfet et le voyer qui vont venir, tout à l'heure, faire leur partie de cartes.

Quand ils sortent des bureaux, les commis traversent rapidement la grand-place en rajustant leur cravate et en passant les mains dans les cheveux. Quand ils ont passé, on ne voit plus que deux femmes qui discutent vivement devant la boutique de la marchande de légumes tandis que le boucher — blouse bleue et tablier blanc — débite sa viande à grand coup de hache sur l'échal.

Prenons cette ruelle surmontée d'arcades qui s'appelle rue « des Remparts ». Le silence y règne. On entend vaguement les maigres accords d'un piano lointain et seul le bruit des pas remplit l'espace. Vous arrivez sur l'esplanade — vaste terrasse plantée de marronniers et de tilleuls où jadis s'élevait le château. Vous allez vous asseoir sur le mur pour mieux contempler la vaste étendue. Deux vallées débordantes de verdure serpentent à vos pieds. Plus loin s'élèvent les premières collines du Gros de Vaud avec ses champs en culture, ses prairies, et, plus haut, ses forêts de sapins. Au bout de l'horizon, les Alpes. À l'occident, tout près, la chaîne du Jura et là-bas, vers le nord, par delà, les hauteurs, un coin du lac de Neuchâtel.

De l'ancienne forteresse où Gaston de Joux résista longtemps à l'attaque des Bernois, il ne reste qu'une calotte de maçonnerie et entourée d'une colerette de crénaux. Elle servait jadis à défendre la grande porte d'honneur. En bas, sur les remparts, il y a des jardinets grands comme des mouchoirs de poche où croissent des salades, des laitues, des épinards et des carottes. Ici et là, on a planté des rosiers grimpants qui balancent en juin, leurs corbeilles de roses au-dessus des fenêtres et, quand revient le mois d'août, les clématites étalent leurs larges croix de pétales violets contre les murs.

Tout près, l'église dresse sa haute masse grise surmontée d'un clocher bourguignon flanqué de quatre tourelles. L'intérieur est de style ogival et de puissantes colonnes soutiennent tout l'édifice. Centre de la petite citadelle, elle domine de haut toute la plaine et les fumées des cheminées de la fabrique n'arrivent jamais à l'atteindre. À travers les ouvertures, on aperçoit les cloches suspendues à une solide poutraison — les belles cloches qui se mettent en branle chaque dimanche pour appeler les fidèles, ou bien le soir, au crépuscule, pour annoncer une fête religieuse.

Toutes les maisons qui s'échelonnent, le long des remparts regardent vers le soleil levant comme des êtres assoiffés de lumière et leurs petites fenêtres à meneaux reçoivent le premier rayon qui franchit l'espace.

Au pied de la colline, la rivière s'étend comme un grand ruban qu'on déroule sur la plaine. À gauche et à droite de la petite ville, sur les dégradations des dernières collines, on a planté la vigne; de temps à autre, on voit un homme, la boile à sulfater sur le dos, allant, de ci, de là, asperger les feuilles où le mildiou fait des ravages. Tout autour, les champs en culture, les prairies, les bois.

* * *

Bonne petite ville qui vis tranquille à l'ombre de la citadelle jadis réputée imprenable ! Tes hommes d'autrefois firent la guerre dans la plaine dalentour. Au son des clairons, ils descendaient les ruelles étroites et, franchissant au galop de leurs chevaux, les vieux pions jetés sur ta rivière, ils s'en allaient à la bataille. Ou bien, ils partaient pour la croisade avec les preux chevaliers vêtus de la longue cote de mailles et portant la croix sur leurs bannières; ou bien encore ils suivaient leur maître à tous, le comte de Savoie, dans ses expéditions lointaines.

Maintenant, bonne petite ville, les oiseaux ni-

chent dans tes crénaux, l'herbe pousse autour de la poterne, les ponts-levis ont disparu et il n'y a plus que de rares promeneurs sur les chemins de ronde. Une vague odeur de lessive flotte au-dessus de tes jardins et de tes cours où de belles filles aux bras robustes étendent le linge en chantant une ritournelle, tandis que des vieux fument paisiblement sur les remparts qui furent criblés de mitraille.

Et peut-être que dans les vignes où le fossoir retourne la bonne terre; peut-être que dans les champs où la charrue creuse son sillon, tes gas robustes remuent les cendres des héros qui tombèrent pour te défendre !

Dans le ciel éclatant, de petits nuages violacés passent au-dessus de la rivière. Il fait chaud, il fait lourd. À mesure que le temps s'écoule, l'ombre s'allonge dans les rues et, sur l'esplanade, les oiseaux cessent peu à peu de chanter. Quand les derniers rayons ont disparu, le clocher de l'église ainsi que la vieille tour prennent une teinte d'un gris sombre.

On va et l'on vient dans les rues car c'est le samedi soir et il y a de la bonne humeur dans l'air. Demain c'est dimanche; s'il fait beau on s'en ira en promenade. Les souliers neufs écraseront la mousse sous les arbres; on mangera en plein air, à l'orée d'un bois, ou sous un vieux sapin solitaire. Il y aura de la joie, des cris et des rires. Les garçons fumeront des cigarettes, les filles mangeront des fraises et, le soir, on trouvera toujours un banc pour s'embrasser.

Les siècles ont passé; il y eut des guerres, il y eut des bouleversements et des révolutions, mais la vie n'a guère changé parce que la petite ville va sa vie, sans se presser dans le cadre immuable de son passé glorieux. *Jean des Sapins.*

Recommandations. — Une maman envoie son fils, un bambin de huit ans, chez une tante habitant Martigny, où il va passer ses vacances. Lorsque l'enfant est en wagon, la mère le recommande aux bons soins du contrôleur du train.

— N'est-ce pas, monsieur, vous voudrez bien veiller sur ce cher petit et le faire descendre à la gare de Martigny, où il est attendu ?

— Mais oui, madame, soyez tranquille, j'aurai les yeux sur lui.

Lorsque le train s'ébranle, la mère, inquiète, jette au contrôleur un dernier regard suppliant et crie :

— Et, surtout, n'allez pas trop vite ! *C. A.*

A PROPOS DE POMMES

VOILA, certes de l'actualité : nous sortons du Congrès pomologique, auquel Lausanne a eu l'honneur de donner asile. Et puis, ne sommes-nous pas au temps des pommes !

Qualités de la pomme.

Il y a assez longtemps que la pomme est calomniée. Depuis l'histoire d'Adam et d'Eve, il est de tradition de médire de ce fruit, dont les hautes qualités sont absolument méconnues.

En effet, plus que tout autre fruit, plus que tout autre légume, la pomme contient du phosphore. Manger une pomme avant de se coucher est une excellente chose. Les fonctions du foie et du rein sont ainsi facilitées, les acides en excès dans l'estomac sont absorbés, et un sommeil calme et profond est la conséquence de la régularité ainsi obtenue des fonctions digestives.

La pomme, comme l'orange et le citron, est un désinfectant de la bouche et le meilleur préservatif contre les maladies de la gorge. De plus, elle calme admirablement la soif, surtout chez les malades, les alcooliques et les passionnés de l'opium.

Mousse de pommes.

Une recette à présent : Faites cuire à l'étouffée six belles pommes de reinette, et quand elles sont bien cuites, faites-les passer dans une passoire assez fine. Ajoutez une demi-livre de sucre en poudre, et environ cinquante à soixante grammes de gélatine que vous aurez fait fondre dans une cuillerée d'eau, et fouettez le tout vigoureusement en ajoutant peu à peu le jus de quatre citrons. Quand vous aurez obtenu une belle neige blanche, placez votre mousse dans un moule qu vous mettrez dans un endroit frais, et versez-la dans un plat au moment de servir.